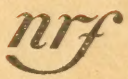
MacOrlan, Pierre
Le nègre Léonard et maître
Jean Mullin

PQ
2625
A16N4

PIERRE MAC ORLAN

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

PIERRE MAC ORLAN

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
14, RUE MADAME, 14

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN

PIERRE MAC ORLAN

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA DE VOIRON CENT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES DONT HUIT HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A J, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C ET DIX-SEPT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXVII.

PQ
2625
A16N4

LIBRARY
APR 4 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1920.

A GABRIEL DARAGNÈS

pour l'artiste et pour l'ami

en témoignage d'affection profonde

P. Mc O.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

> Que deux Diables notables présidoyent en ces sabbats, le grand Nègre qu'on appelait Maistre Léonard et un petit Diable, qu'ils appellent Maistre Jean Mullin.
>
> PIERRE DE LANCRE. — *De l'inconstance des mauvais anges et démons.* (Liv. II, discours 14.)

Ma servante rousse met la table. Son nom est Katje van Meulen. C'est une Flamande de Knocke, mais je l'appelle toujours Katje la batelière, car elle a tenu le gouvernail sur les bélandres naviguant entre Sluis et Bruges et sur les canaux qui vont rejoindre le Rhin. Quand un ami d'Anvers me l'eut proposée comme une fille aimable et dévouée à mes intérêts, j'écrivis immédiatement à ses parents que j'acceptais les services de Katje. J'étais curieux de voir cette belle Flamande aux yeux langoureux, à la taille souple et au parler dur. Elle vint, munie d'un méchant

bagage, une petite malle recouverte de peau de bique. Sa chevelure cuivrée était une véritable richesse. Katje riait toujours, montrant ses dents saines. J'eus la conviction que ma demeure abriterait une jolie fille et que tous les fournisseurs, désormais, deviendraient plus obséquieux, et l'obséquiosité est aux fournisseurs ce qu'un teint frais est à une fillette : une parure. L'apparition de la belle rousse dans mes trois pièces meublées de chêne luisant, s'harmonisa à merveille avec mes pots de cuivre, quelques gravures anciennes et des armes de chasse modernes.

Ma batelière travaillait avec passion. Courbée contre le sol en posture animale, la croupe tendue sous la mince étoffe de sa jupe un peu courte, la brosse à la main, elle faisait reluire les meubles dans leurs coins les plus secrets.

Un soir, elle devint ma maîtresse si j'ose dire : c'est-à-dire qu'elle consa-

cra à mon service quelques heures de la nuit. Le matin suivant elle se leva de bonne heure et se mit au travail selon ses engagements. Or, Katje van Meulen était consciencieuse. Cette belle personne connaissait la vie et ses plans superposés. Elle appartenait à un plan inférieur au mien. L'abandon de ses grâces les plus intimes lui valait, en devenant à peu près mon égale, de pénétrer dans un plan supérieur. Elle en était reconnaissante et confondait le palais du Louvre, mon fauteuil en cuir et mon amour, comme les mêmes représentations d'un idéal qu'elle pouvait parfois toucher du doigt.

Quand, après la guerre, je rentrai dans ma petite propriété de la Croix-Cochard, à cent kilomètres de Paris, j'emmenai Katje et la dressai entre moi, le village et mille incidents médiocres et quotidiens au sujet des denrées nécessaires à notre vie.

L'amour de l'argent dominait toutes les traditions pouvant constituer une morale sociale. Katje la batelière me défendait contre la rapacité des ruraux. La période était assez troublante pour qu'on pût envisager dans un avenir rapproché l'usage des armes comme une nécessité dans les relations commerciales entre citoyens.

Dans ma maison, donnant sur une rivière romantique, je menais une vie saine partagée entre ma collaboration aux journaux et la chasse avec mes deux bassets : Nouni et Kasper.

Katje chantait d'une voix rauque, aiguë, extraordinairement fausse. Ce n'était pas désagréable. La voix gutturale de ma servante, je n'ai jamais su pourquoi, me donnait une pleine sensation de confort.

Mes deux bassets n'aimaient guère Katje. Nouni la regardait effrontément de loin. Il attendait qu'elle s'éloignât

de la porte pour entrer précipitamment comme une flèche. Quand elle appelait Kasper, mon chien se cachait sous les armoires, sans se baisser d'ailleurs.

Katje donnait du pain aux oiseaux. J'ai vu pendant longtemps que ce geste déplaisait à mes chiens, car je savais que les oiseaux les écœuraient profondément.

Cependant ma servante n'était pas rude pour les bêtes. Elle s'ingéniait à faire des avances à mes deux chiens courants. Elle les appelait de sa voix gutturale en leur infligeant des noms d'amitié ridicules et puérils.

Or, Nouni et Kasper répondaient en grognant. J'ai toujours vécu avec les chiens et je sais, avec certitude, que leurs antipathies ne sont pas irraisonnées. Ma première pensée fut, qu'à l'exemple de quelques personnes de mon monde me rendant visite à la Croix-Cochard, la Flamande distribuait

de petits coups de pieds à mes bêtes. Je ne pus jamais la prendre sur le fait et je dus, après quelques semaines d'espionnage adroit, constater que les deux bassets détestaient la servante pour des raisons mystérieuses.

Elle-même se plaignait de l'hostilité des deux chiens. Cela ne l'empêchait pas de chanter en nettoyant les casseroles. Et quand elle devenait pour moi une femme, cette fille merveilleuse s'animait avec originalité. Elle possédait une vie cérébrale intense et compliquée. Cette jolie fille des champs reconstituait, par les seules ressources de son imagination, les gestes les plus célèbres et les plus clandestins de certaines poésies sotadiques. Et comme Pascal à l'âge de douze ans imaginait le livre de géométrie d'Euclide par ses propres moyens, ma batelière inventait la *Philosophie dans le boudoir*, mais sans aucun profit pour l'humanité.

Katje, dans l'intimité, se montrait discrète et déconcertante. Elle s'exprimait avec une grâce maniérée sentant à la fois le latin du père Sinistrari d'Ameno et les fagots de Claude Le Petit. Cette fille jeune et saine avait un cerveau étrange, peuplé comme une vieille librairie dont les rayons eussent été garnis de livres inquiétants, sans titre et sans nom d'auteur.

Le jour venu, dès le chant du coq, Katje ne connaissait plus rien. Sa chevelure rousse flambait dans le soleil. Elle ne savait plus que fourbir les cuivres et chanter des niaiseries sentimentales en flamand de Bruges.

Elle disait : « Je suis une brosse à reluire et ma mère était une brosse à reluire. Mon père est mort pour avoir trop bu et ma petite sœur Hendrickje était si belle que ma mère ne voulait jamais la laisser seule avec les hommes. Ma petite sœur allait à l'école chez les

bonnes sœurs. Elle apprenait tout ce que l'on voulait et lisait en cachette des livres que des baigneurs de la ville lui prêtaient, des romans d'amour, quoi. Moi je n'ai jamais lu. Ma sœur lisait tout. Un jour, elle avait douze ans, un lancier qui était ivre, la viola dans un chemin creux. Tout de suite il regretta son acte. Il s'arrachait les cheveux par poignées et sautait d'un pied sur l'autre. Un peu pâle, Hendrickje le regardait, assise sur le talus. Elle ne pensait pas à se sauver. Elle ne criait pas... Elle ne pleurait pas.

— Drôle d'enfant, dis-je pour participer à la conversation.

— Vous pouvez le dire, Monsieur, quand vous saurez ce qu'elle a répondu au lancier.

— Vous m'intriguez, Katje.

— Oui, et comme le soldat affolé se tapait sur les genoux de désespoir, Hendrickje lui dit de sa petite voix

pointue : « Comme vous allez me mépriser maintenant. » Telle était ma petite sœur, Monsieur, aujourd'hui elle a dix-sept ans. Elle est dactylographe à Amsterdam. C'est une jeune fille élégante. On s'arrête devant les vitres de la banque pour la regarder. Elle est trop belle et trop jeune pour avoir une auto, les jeunes et jolies femmes ont rarement une auto, mais vous verrez qu'elle aura la sienne quand elle aura plus de quarante ans. Il ne faut pas être pressée, n'est-ce pas, à chaque âge ses plaisirs ».

Le soir, après quelques heures de volupté démoralisante, Katje, levant ses yeux sombres vers le plafond où la lampe dessinait une auréole tremblotante, me dit :

— Au chant du coq, je vais abandonner ma personnalité de grande dame nue... Nue, dans votre lit, je suis une dame... Au matin, quand le coq aura

chanté, je ne serai plus qu'une servante. Et, je le crains, même avec les plus belles robes et les perles les plus éblouissantes pour ma parure, je ne serai toujours qu'une servante pendant le jour, parce que le coq a chanté. Et tous les matins un coq chante...

— Tuez le coq, Katje.

— Vous parlez comme un enfant, mon pauvre ami.

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE DEUXIÈME

Hubert, le fermier de la Grenadière, m'ayant affirmé qu'un coq et une poule faisane se trouvaient au gagnage, à la lisière du bois Friquet, dès le point du jour je partis avec Kasper. Il faisait froid, une pluie fine me coupait le visage et ruisselait en petites perles sur les canons graissés de mon fusil.

Le chien et moi grimpâmes la côte pour atteindre le bois Friquet. La marche était pénible et, malgré mes jambières, l'eau me pénétrait malignement. Kasper, le nez au sol, trottinait en cherchant une piste ; mes souliers cloutés dérapaient sur les cailloux trop mo-

biles. Je jurai trois ou quatre fois le nom de Dieu et je regrettai d'être parti sans éveiller Katje qui m'aurait servi une tasse de café chaud et des rôties bien beurrées.

En somme, il ne s'agissait que d'atteindre le bois Friquet, le suivre à la lisière nord et laisser Kasper se débrouiller avec les faisans. La pluie gênait considérablement mon chien, qui, cependant, prit le vent avec assez de finesse pour me donner bon espoir. J'atteignis en grelottant le bois Friquet, déjà totalement effeuillé par les premiers vents froids d'octobre. Kasper travaillait sous les branches. Deux ou trois fois il donna de la voix sur un lièvre et soudain s'élançant droit devant lui en sautant sur ses courtes pattes, il s'arrêta au pied d'un sapin. J'attendis. Avec un grand bruit maladroit la poule partit la première. Je suivis ce bel oiseau au bout de mon fusil jusqu'à

ce qu'il prit son vol horizontalement. Alors mon canon abandonna le but doré qu'il couvrait pour prendre de l'avance. Je lâchai mon premier coup dans le gris du ciel devant l'oiseau qui dégringola. Mon deuxième coup le bouscula définitivement comme il touchait le sol. Kasper la queue haute s'était élancé et léchait l'oiseau mort. Mon émotion apparaissait. Je fis glisser, les mains tremblantes, la bête dans mon filet. La pluie redoublait de violence, interceptant l'horizon. Kasper sautait le long de mes jambes pour sentir la faisane. Et moi, aussi satisfait qu'un homme peut l'être à notre époque, j'allumai ma pipe et rentrai sous bois.

— Nous allons reprendre le chemin de la maison, dis-je à Kasper.

Le dachshund fit une volte joyeuse et sans hésiter flaira la sente traversant le bois Friquet dans sa plus grande largeur.

Le fusil sous le bras, je suivais mon chien. Nous ne chassions ni l'un ni l'autre, le bois étant pour l'ordinaire fort peu fréquenté par le gibier. Çà et là des geais jacassaient dans les basses branches tout en me surveillant d'un œil vigilant. La pluie éteignait tout enthousiasme. Et puis j'avais une poule faisane dans mon filet.

— Ici Kasper, bon Dieu !

Le chien venait de s'élancer vers un fourré. A la façon dont il aboyait, je vis tout de suite que le gibier n'était pas de ceux qu'on a coutume de rencontrer dans le bois Friquet.

Je n'eus pas, d'ailleurs, le temps de me livrer à des suppositions concernant la forme de ce que j'attendais au déboulé. Une femme demi nue se dressa parmi les ronces. Ses cheveux de cuivre mettaient une note familière et vague tout à la fois dans le décor de ce bois lavé à grande eau.

La femme vêtue d'un mauvais jupon et d'une chemise laissant voir un sein nu admirablement arrondi, frissonnait, la tête rentrée dans les épaules.

Cette apparition jolie et théâtrale me secoua désagréablement. La fille rousse inattendue à cette heure et dans cette tenue s'avança vers moi. Je reconnus Katje et alors, pendant quelques secondes, je perdis l'usage de la parole et la conscience des choses qui m'entouraient.

La fille me fixait d'un regard hébété : « Vrai, Monsieur », répétait-elle.

Kasper l'ayant reconnue remuait la queue et grattait la terre avec ses pattes de derrière.

— Qu'est-ce que vous faites là, Katje... et dans ce costume ; vous êtes folle ?

Elle ne répondit pas et commença à sangloter. Ses dents claquaient dans sa mâchoire contractée. Ses pieds nus,

maculés de boue, étaient écorchés et saignaient.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites là ? Et comment vais-je faire pour vous ramener à la maison dans ce costume ? C'est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer !

Je lui jetai mon imperméable sur les épaules.

— Suivez-moi et dépêchons-nous de rentrer. Vous comprenez que je ne peux vous exhiber ainsi devant tout le pays.

Sans prononcer une parole Katje se laissa conduire ; elle geignait à chaque pas. Je l'observais du coin de l'œil et j'eus tout de suite la pensée qu'elle était ivre.

— Souffle-moi dans le nez, lui criai-je en me retournant brusquement.

Elle ouvrit la bouche, montra ses jeunes dents de bête carnassière. Son haleine était pure.

Quand nous fûmes à quelques mètres du hameau, je la dissimulai derrière une haie, cependant que j'allais à la maison prendre des vêtements pour l'habiller avec décence.

La rentrée ne fit pas scandale. Cette aventure curieuse s'était déroulée avec rapidité et sans trop de paroles. Mais il me fallait des explications.

CHAPITRE TROISIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

— Vous pensez, mon maître, dit la Flamande, que ce n'est pas mon genre (elle traînait sur les mots) de découcher pour courir après les sales pecquenauds du pays. Et puis, j'aurais pris mes jupes et ma gabardine et puis, mon maître, je n'aurais pas été me compromettre au bois Friquet par un temps pareil.

Elle éclata de rire et dit : « Vous êtes jaloux ? »

La rage me chauffa intérieurement la peau du crâne.

— Il y a, hurlai-je, il y a, Katje, que je ne veux pas de ce genre-là ici. Si tu es

folle tu iras te faire soigner à l'hôpital ou au diable.

— Monsieur ne croit pas si bien dire, fit Katje, en prenant sa personnalité nocturne.

Elle s'assit sur une chaise et commença à tamponner ses yeux avec son mouchoir. « C'est toute petite que ça me tenait déjà », pleurnichait-elle.

De long en large j'arpentais la grande pièce carrelée servant de salle à manger et de cuisine où la flamme du feu de bois dansait sur la marmite de cuivre attachée à la gribouille.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis l'affaire du bois Friquet et je n'avais pu obtenir aucun éclaircissement sur la conduite de ma servante.

Le plus surprenant, c'est qu'elle ne se ressentait nullement de cette longue promenade sous la pluie et de la nuit qu'elle avait peut-être passée dehors, à moitié nue.

Après cette dernière recherche de la vérité, j'en arrivai à conclure que ma Flamande avait été victime d'une crise de somnambulisme. Cette explication ne me procura aucune joie. N'aimant l'imprévu qu'à la chasse et sous la forme d'une pièce remarquable, j'imaginais difficilement le bénéfice moral que je retiendrais de la présence d'une belle fille, errant la nuit, nue par surcroît, avec une souplesse de chatte, le long des gouttières de ma maison.

***

Un mercredi soir, à la tombée de la nuit, le temps se couvrit subitement. Le ciel magnifiquement bouleversé composait pour ma vue d'admirables paysages, en vérité plus près de la littérature que de la peinture. Ce ciel romantique, extrait du *Moine* de Lewis, me parut tout d'abord peu en harmonie

avec les personnages qui le respiraient. Les préliminaires de cet orage, comparés à l'humble et vindicatif hameau de la Croix-Cochard, me donnaient l'impression d'un décor de *Faust*, reproduit sur les murs d'une salle à manger d'épicier de village. Telle fut mon opinion sur le ciel. J'étais à ma fenêtre, le souper terminé, et très naturellement je laissais mon esprit errer selon l'ordonnance des nuages qui semblaient, en vérité, se presser dans une direction leur promettant du plaisir.

Le paysage aérien avec tous ses détails filait vers le bois Friquet. Quelques corbeaux entraînés par la course des nuages poussaient de longs cris ainsi que des cornemuses qui se dégonflent.

Ce n'était pas une déroute, non plus qu'une poursuite, mais la frénésie des foules se rendant à un spectacle alléchant.

La fumée de ma cigarette suivant

l'impulsion, mes yeux se fixèrent sur le bois Friquet dont j'apercevais au loin la masse sombre et paisible. Pas un bruit dans la campagne, si ce n'est, par intervalles rapprochés, la flûte mélancolique des crapauds et l'appel monotone des orfraies chassant en ronds au-dessus de la ligne des peupliers.

Appuyé contre la barre d'appui de ma fenêtre, je m'amusais à cracher sur un bout d'enveloppe éclatant dans l'ombre de la porte comme un morceau de faïence blanche. Tout en rectifiant mon tir et la bouche déjà sèche, mes pensées prirent une allure assez spéciale. Je fermai la fenêtre. Je désirais la présence de Katje. L'odeur de la belle chevelure rousse m'enchanta les narines et je résolus d'aller rejoindre la servante devenue maîtresse dans la claire chambre qu'elle occupait au deuxième étage de la maison, à côté de la porte du grenier où l'on mettait au

rebut des choses ayant perdu leur intérêt et que j'escomptais découvrir plus tard avec une joie rajeunissante.

Il m'était facile d'entrer en maître dans la chambre de Katje, sans frapper. Toutefois, je ne pénétrais jamais chez elle sans un petit choc au cœur. Ce soir-là, je dus pour cette raison m'arrêter devant sa porte, très hésitant et reprenant mon souffle peu à peu. L'oreille collée contre la porte j'entendais le bruit de ses pieds nus allant et venant par la chambre. J'entendis qu'elle murmurait des paroles, bourdonnées comme une prière. Cela me donna l'envie de regarder par le trou de la serrure et j'obéis à cette impulsion.

Au milieu de la chambre, éclairée par une seule bougie qui prêtait aux objets un éclairage équivoque, j'aperçus, nue et laiteuse, sa chevelure rousse troussée en un haut chignon, Katje

penchée avec abandon sur sa petite table de toilette.

Elle me tournait le dos et sa croupe rayonnait comme un astre froid. A ses côtés un balai appuyé contre la table constituait, en considérant l'éclairage, la fille nue et la fenêtre de la chambre ouverte sur la nuit, un accessoire classique de sabbat.

Cette scène me rappelait une gravure de Rops, à la fois séduisante et puérile.

Katje lisait dans un petit livre débroché et se frottait les hanches, les fesses et les cuisses avec une graisse qui rendait son corps aussi luisant qu'une pierre précieuse.

J'ouvris la porte sans me rendre compte de mon geste.

Au bruit, la Flamande se retourna et me regarda avec des yeux épouvantés. Deux ou trois fois elle remua la bouche sans pouvoir parler. Pendant cinq ou

six secondes elle se montra d'une laideur vulgaire, puis ses traits se détendirent. Ses lèvres esquissèrent un joli sourire.

— Vous m'avez fait une telle peur ! dit-elle.

Sa poitrine se soulevait. Elle se jeta sur le lit et lança d'un coup de pied le balai dans un coin de la chambre.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, ma petite Katje ?

J'examinai le pot d'onguent qui ne me révéla rien à l'odeur. Le livre ouvert sur la table, à côté de la chandelle, était écrit en allemand. C'était un petit livre sur mauvais papier, mal imprimé et dont les pages étaient salies par le contact des doigts gras.

Katje, pendant ce temps, s'était assise sur le lit. Elle observait mon embarras avec une joie évidente. Elle bâilla, se gratta la tête, ébouriffant ses cheveux.

— Vous êtes folle, Katje. Je peux

faire un rapprochement entre cette mise en scène et l'aventure du bois Friquet.

Je sentais, tout en parlant, l'inanité des mots que je prononçais. La fille aussi, car elle ne cessait de sourire.

— Vous êtes bête, mon maître, fit-elle.

Puis elle se leva et, sans souci de sa nudité, elle se dandina devant moi en chantant :

Quand j'étais encore un bacfish,
J'observais tout autour de moi
Et je ne croyais pas au petit doigt
Maternel et délateur.
A douze ans je rêvais d'amour
Pour le petit aveugle de Boppard.

Quand l'aveugle jouait du tambourin
Dans la rue, toutes les filles,
Par groupes indignés de six ou sept,
S'expliquaient sur des mots à double sens,
Car toutes nous aimions d'amour
Le petit aveugle de Boppard.

Il m'a fait voir, jour et nuit,
Ce que je sais, ce que je suis.

Elle répéta « ce que je sais, ce que je suis » et m'empoignant avec force par les deux épaules, elle me baisa les lèvres avec une fureur qu'elle ne se permettait jamais que je ne l'eusse invitée.

*
* *

Quand je me réveillai dans son lit, elle n'était plus à mes côtés. J'ouvris péniblement les yeux. La bougie s'était consumée jusqu'au bout ; un rayon de lune éclairait la chambre où j'étais seul.

Je fus quelques instants avant de pouvoir reprendre conscience de ma personnalité dans cette atmosphère.

Je me levai. Mon premier soin fut d'ouvrir la porte et d'appeler Katje. Ma voix resta sans écho dans la maison vide. C'est alors qu'en regardant autour

de moi, je constatai que le pot d'onguent était réduit de moitié et que le balai avait disparu.

La fenêtre était également entr'ouverte. Le réveil s'était arrêté à minuit. Les deux bassets réveillés par mes appels dans l'escalier donnaient de la voix.

Je descendis leur ouvrir la porte. Tout était calme. Une inquiétude que je qualifiais d'irraisonnée pesait sur mes épaules. J'avais l'impression de me déplacer parmi des contingences fragiles et explosives. J'appelai mes deux chiens et rentrai dans ma chambre où je m'enfermai après avoir abandonné le projet d'attendre le retour de Katje.

Je m'étendis sur le lit tout habillé et j'allumai une cigarette.

Je possédais, parmi mes livres, quelques ouvrages de démonographes fameux. J'entrouvris, comme Monsieur

Ouffle, le héros grotesque d'un roman cabalistique, *la Démonomanie*, de Bodin. C'est le guide-âne des démoniaques de classe moyenne. L'ouvrage n'est pas invraisemblable et se recommande surtout par sa loyauté. Ma servante ne connaissait pas ce livre. Son humeur mélancolique et vagabonde la poussait à se rendre au sabbat grâce à des influences que je ne connaissais pas, mais que je soupçonnais villageoises.

Il me fallut accomplir un certain effort pour me déplacer dans le temps, tout en conservant des relations étroites entre la sensibilité de notre époque, le village de la Croix-Cochard, ma servante, moi-même et le Diable tel qu'on le concevait vers l'an 1600 par exemple.

La vie n'est possible et surtout n'est compréhensible qu'à l'aide d'un procédé de transposition attribuant aux uns et aux autres, de même qu'aux choses dignes d'intérêt, des sentiments

et des réflexes inspirés par des êtres et des choses peu dignes de les accaparer.

Mon amour pour Katje me procurait une certaine quantité de sensibilité que je pouvais mettre au service d'un sujet plus émouvant que la belle rousse. Sentant le danger de me dépenser en pure perte dans des romans de psychologie amoureuse ou d'érotisme légal, je gardais cette force, dont Katje était la créatrice, pour m'en servir au besoin quand le sujet en vaudrait la peine.

Cette disposition m'amena à considérer le sabbat, le Diable et son club, avec une certaine sympathie, en professionnel de l'aventure pour l'aventure, sans préoccupation du but à atteindre.

Je passai donc le restant de la nuit à mettre au point le satanisme appliqué aux exigences de la vie actuelle.

En regardant les choses de très près,

cela ne me parut pas impossible ; car j'avais vu tourner des tables et je savais, qu'à l'aide d'une certaine exaltation de la pensée, les images composées par le cerveau des fous, par exemple, deviennent réalisables pour eux, mais pour eux seuls.

Un fou, de médiocre qualité, se croira aisément Napoléon et commandera à des armées qui pour lui sont visibles et par conséquent *réalisées*.

Les dévots du diable sont, grâce à leur dévotion même, dans un état d'esprit comparable à celui du fou-empereur. Cet état leur permet de toucher du doigt les images les plus irréalisables des livres de Démonologie.

« Ma bonne est dans ce cas, me disais-je. Elle se transporte où Satan tient sa cour, avec un cérémonial que la tradition a précieusement respecté. Ce n'est pas plus bête de sa part que d'aller, si l'on veut, au cinématographe ou au

théâtre, ces deux trompe-l'œil pour les imaginations indigentes. Elle est dans la situation d'un individu qui peut choisir sa folie, la discipliner et l'abandonner à certaines heures, afin de reprendre le sens normal de sa vie. »

Je pensais à cette histoire étrange du Docteur Jekyll et de son double le fameux Hyde. Katje se dédoublait également, mais sous une forme cérébrale. C'est ainsi qu'à certaines heures et, peut-être, grâce à l'usage d'une drogue, elle devenait la proie d'une sorte de folie lui permettant l'accès du royaume des images qu'il est permis à tous de composer. Quand elle revenait dans son état normal, elle agissait comme tout le monde, ou plus exactement comme une femme dominée par une perversité plus intellectuelle que physique. C'était en somme une femme d'exception, mais une femme appartenant à une catégorie assez nombreuse.

Entre l'imagination et la réalité il n'y a que le son d'un déclic et le jeu d'une porte à franchir. Katje avait franchi cette porte.

Le sommeil vint me prendre au petit jour sans doute comme j'essayais d'ordonner les éléments du mystère que ma maison protégeait.

Je me réveillai vers dix heures en pleine lumière. J'entendis Katje aller et venir dans la cuisine. Elle chantait et ce n'était pas la chanson du petit aveugle de Boppard, mais une mélodie populaire d'importation allemande, dans le genre de :

Ah qu'on est bien mad'moiselle
Ah qu'on est bien près d'vous...

CHAPITRE QUATRIÈME

CHAPITRE QUATRIÈME

Dès ce jour, Katje devint pour moi un personnage important. Je ne lui fis pas comprendre en quoi cette importance m'impressionnait.

Je la jugeais comme une création bien venue, d'une imagination pervertie par de dangereuses lectures et la fantaisie élégante d'un artiste illettré. J'aurais tout donné pour que le père de Katje exerçât la profession de bourreau dans une grande ville d'Allemagne ornée d'une cathédrale gothique et d'un ghetto. Pour la couleur, bien entendu. Mais on ne peut tout obtenir. Je m'estimai déjà heureux de posséder, à ma dévotion,

une belle fille, sorcière hebdomadairement, vicieuse comme une impubère et sachant cuisiner ainsi qu'une duègne.

Dans cet état d'esprit, la chasse devint mon salut et me permit de ne pas rompre l'équilibre entre l'imagination et la réalité. Ce qui m'eût amené, de même que ma jolie rousse, à un séjour peut-être définitif dans une maison de santé.

Avant de tenter l'aventure que je méditais, je pris soin de m'observer soigneusement en m'habituant à contrôler toutes mes créations intellectuelles, par rapport aux règles courantes de l'imagination dans notre société.

A la chasse, ma main ne tremblait jamais ; mon coup de fusil partait naturellement comme le prolongement naturel de ma pensée. Jamais l'image de Katje ne vint s'interposer entre le point de mire de mon hammerless et le but à viser.

Quand je traitais ma servante en amie, je ne lui demandais pas de me réciter le paranymphe des démons. Je soupçonnais, toutefois, leur présence dans nos rapports commerciaux avec les paysans.

Quelquefois, cependant, j'éprouvais une grande satisfaction à posséder entre mes bras une fille qui pouvait être une succube merveilleuse et donner à nos embrassements la saveur soufrée du sacrilège.

En somme, j'aimais cette fille à la manière d'un amateur d'estampes « découvertes » et de raretés bibliographiques. Je n'ai jamais cru très profondément à l'irréalité de Katje. Et il me répugnait de la confondre avec une incarnation de Satan, même sous une forme aimable et voluptueuse.

Je ne pus jamais, malgré mes efforts, surprendre le départ de Katje pour le sabbat des sorcières. J'assistais en con-

naisseur aux préparatifs du départ. La belle fille se oignait elle-même d'une graisse qu'elle achetait en pot chez un rebouteux, respecté dans le pays. Elle n'en connaissait pas la composition et ne manifestait aucune curiosité à cet égard. Elle oignait de même son balai — un balai neuf réservé à ma chevaucheuse d'escovettes. Allongé sur son lit, je la regardais s'animer en fumant des cigarettes. Puis le sommeil me terrassait et quand je m'éveillais, toujours tard dans la matinée, Katje avait repris son rôle de servante — une servante portant des bas de soie transparents.

Un jour, en prenant mon déjeuner du matin, dans la cuisine, je dis à Katje :

— Katje, si vous voulez m'emmener, je vous accompagnerai ce soir au sabbat.

— Ah monsieur !

— J'ai réfléchi. Vous m'emmènerez sur un deuxième balai.

— Et bien, monsieur, voyez, je pleure, le Maître va être si content.

Elle pleurait d'attendrissement à la manière de certaines personnes lisant tout haut des mots qui les émeuvent. Le mot Maître produisit cette réaction chez Katje.

Nous préparâmes tous deux les accessoires du départ.

C'était dans la nuit du mercredi au jeudi. Le ciel couvert de nuages favorisait cette aventure, aux dires de mon initiatrice.

Dépouillé de tous mes vêtements, je me rongeais mélancoliquement les ongles, assis sur l'unique chaise, dans l'attitude d'un homme attendant de comparaître devant un conseil de réforme.

Le merveilleux classique de toute cette histoire me garantissait une certaine discrétion. J'étais cependant très inquiet, à la pensée d'entreprendre un voyage dans cette tenue sommaire.

— Vous pouvez mettre vos vêtements, dit Katje voyant que je ne m'habillais pas, mais, je vous en prie, hâtez-vous, car si vous me faites manquer le sabbat, le Maître m'infligera une amende.

Je revêtis mon costume de chasse : ma veste, ma culotte et mes bas. Alors Katje s'approcha de la cheminée et me dit d'enfourcher mon balai en fermant l'œil droit. Elle-même cependant resta les deux yeux bien ouverts.

***

Je ne puis rien dire de mon voyage à travers les nuages. L'instant du départ pour le sabbat est impossible à saisir, de même qu'on ne peut prévoir la minute à laquelle on s'endormira. J'attendais avec curiosité les signes précurseurs de mon élévation et, tout d'un coup, je me trouvai, sans avoir eu conscience de m'être endormi, au centre

d'un carrefour, dont l'herbe me parut brûlée, autant que l'obscurité me permit d'en juger. Avec peine, je fis tous mes efforts pour identifier le lieu où je me trouvais.

Devant moi, au coin d'une des routes forestières formant le carrefour, une croix gisait sur le sol. Une fraîche odeur d'étang montait à mes narines.

La forêt autour de moi était silencieuse. La haute silhouette d'une fille nue se détachait sur le ciel : c'était Katje. Sa présence ne dissipa pas une certaine inquiétude et, pour être franc, l'impression très nette de jouer un rôle peu correct dans une scène d'une perversité naïve.

Soudain, je vis Katje agiter ses bras. Elle se pencha sur quelque chose et j'aperçus un enfant vêtu d'un tablier noir qui lui fit un grand salut en disant d'une voix chantante d'écolier :

— Bonjour, Mademoiselle !

— Par là ! Va par là, petit salaud ! lui cria Katje.

L'enfant suivit la direction de la main et s'arrêta au pied d'un gros arbre mort.

Alors, j'entendis de lourdes chutes entre les branches sur le sol, à mes côtés, dans l'ombre de la forêt. C'était comme une pluie pesante d'oiseaux énormes. Un chuchottis humain, dévot et provincial réveilla l'obscurité, qui se peuplait d'ombres comme on en voit dans les églises. Je m'efforçais à saisir les détails caractéristiques de cette foule imprévue, quand une lueur, sorte d'aube artificielle, éclaira le carrefour où ma servante se prosternait.

C'est alors que je vis le Maître sous la forme d'un grand bouc multicorne, dont une lumineuse au front qui éclairait l'assemblée. Le Malin était assis dans une chaire noire. En le regardant bien, ce n'était ni un bouc, ni un homme :

on pouvait à la rigueur le considérer comme un lévrier noir ou un bouc blanc. Il portait une queue d'une longueur démesurée dont il se servait pour cacher sa nudité obscène.

Il n'inspirait aucune terreur, mais donnait l'impression d'un vieux bohème déchu et démodé.

A ses côtés, deux hommes, ou du moins deux démons à formes humaines fixèrent mon attention. Leur ressemblance avec l'homme les rendait plus terrifiants, moins terrifiants toutefois que Katje, dont la beauté parfaite dans ce décor résumait à elle seule, grâce à la qualité de l'atmosphère, l'érotisme sournois des confessionnaux et des chambres de question.

Les deux comparses du bouc mélancolique ne se ressemblaient pas. L'un d'eux, d'une taille gigantesque et vêtu de rouge comme un bourreau, était nègre ; l'autre, très petit et grassouillet,

était de race blanche. Il portait un coquet habit de bourgeois du règne de Louis XV, en camelot marron, avec un gilet de taffetas blanc aux broderies usées. Vu de dos, ses courtes jambes dépassaient à peine les basques de son habit. Il offrait l'aspect d'un hanneton pour cérémonies religieuses. Le nègre et lui regardaient avec intérêt la véritable foule qui, maintenant, envahissait le carrefour.

Un paysan que je reconnus vaguement agitait une cloche en corne à battant de bois.

— Bonjour, monsieur Nicolas.

Je me retournai brusquement et j'aperçus le maire de la Croix-Cochard. Il portait ses habits de travail : un gilet de serge noire, une culotte de velours gris, rapiécée et presque blanche par places.

— Bonjour, monsieur Mathurin-Mathieu. Quel bon vent ?

— Chut, fit-il, un doigt sur ses lèvres rasées.

Presque tous les cultivateurs du canton s'étaient donné rendez-vous à ce sabbat. Ils se pressaient, respectueux et chafouins, les uns derrière les autres, pour aller présenter leurs hommages au Maître. Des vieilles femmes et de toutes jeunes filles se mêlaient à leurs groupes, toujours en habits de travail. Je vis une femme assez élégante en robe d'été, avec un bonnet de laine sur ses cheveux blonds.

Une bande de cultivateurs s'interposa entre la jeune dame et moi : je la perdis de vue. A ce moment Katje, dont personne ne semblait remarquer la nudité bien qu'elle fût la seule femme nue de l'assemblée, me poussa du coude et me souffla à l'oreille : « Suis les autres ; mets-toi derrière le père Goblet et fais comme lui. »

Elle traversa les rangs en courant

dans la direction du bouc, ou plus exactement du faune attristé que le hanneton et le nègre enguirlandaient de grands gestes serviles.

Je pris la file derrière le père Goblet que je reconnus à sa casquette en peau de taupes. Il cligna de l'œil dans ma direction pour marquer qu'il me reconnaissait. Le paysan à la cloche de corne bénissait les postulants à grands coups de sons étouffés.

Piétinant derrière Goblet, avançant à petits pas, je me trouvai au bout d'un quart d'heure en présence du maître. Goblet s'était incliné et le baisait sous la queue. Le cul du Grand Maître, selon la tradition, était semblable à un visage et ce visage était une réplique plus solennelle de sa vraie tête de faune désabusé.

Je fis comme les autres en accomplissant cette répugnante cérémonie et je me trouvai, par cette initiation, un peu

plus libre de mes mouvements dans cette assemblée peu frénétique.

Au loin nous entendîmes un orgue, semblable à celui d'un manège de chevaux de bois. Puis le nègre ayant vociféré, le hanneton discipliné leva la baguette et le diable vint marquer les enfants dédiés à son culte.

Il avait pris cette fois l'apparence d'un médecin de campagne. Il allait et venait parmi ses ouailles touchant les yeux de sa dextre griffue. Derrière lui, suivaient dans l'ordre le nègre, le petit homme à l'habit marron et ma servante, plus insolente que jamais.

Elle giflait amicalement les villageois qui trop entreprenants s'approchaient d'elle pour la tâter avec des gestes de manipulateurs de veaux.

La jeune élégante, qui était la nièce du percepteur de la Croix-Cochard, leva ses jupes et clama d'une voix claire :

In nomine Patrica, Aragueaco Petrica, agora agora, Valentia. Jouando goure gaits goustia.

Et tous les paysans répondirent :

Lucifer — Miserere nobis.

La jeune femme à la voix claire, poursuivit : *Belzebuth, prince des séraphins — ora pro nobis. Carreau, prince des puissances — ora pro nobis.* Et tous les paysans répétaient docilement : *ora pro nobis.*

Il se fit encore en présence du grand Maître une infinité de cérémonies traditionnelles et saugrenues. On contrefit les rites de la messe et un petit enfant présenta un crapaud vêtu de velours vert que l'on baptisa.

Pendant ces réjouissances les paysans buvaient à même des bouteilles que l'on faisait ensuite circuler à la ronde.

Une sorte d'orgie sans joie s'ébaucha entre les arbres. J'entendis le père

Goblet demander : « J'étions point curieux, mais j'voudrions bien savouer qui paiera les frais. »

Katje, fortement prise de boisson, dansait aux sons d'un accordéon avec le patron de l'Hôtel du Progrès, un bossu à tête de colonel de cavalerie. Elle sautait élégamment, tenant sous les bras le polisson dont les pieds effleuraient à peine le sol. Ce fut le signal des insanités. J'entendis la voix d'un nommé Dagobert ; il commanda :

En avant deux...

Un enfant cria. Le bruit d'une gifle sèche et rapide déclencha d'autres bruits : un tourniquet de loterie foraine, des détonations de carabine et des dégringolades de pipes cassées. Les enfants que le Maître avait consacrés de sa griffe passaient dans le fond du paysage. Ils chantaient et le petit homme en habit marron que l'on appelait le magistelle

frappait dans ses mains pour maintenir la cadence.

Je ne voyais que la bouche ouverte des gamins et gamines hurlant en chœur, avec exaltation :

Célébrons en ce jour
Cette fête éternelle.

Les paysans buvaient et gesticulaient. La lumière de la corne éclaira des scènes difficiles à décrire et que pour concevoir il n'était point besoin de venir au sabbat.

Je regardais avec amusement ce dévergondage de mauvais aloi quand le grand bouc m'adressa tout à coup la parole :

— Qui es-tu ?

Il se tourna vers Katje et demanda vulgairement : « Qu'est-ce que c'est que ce type-là ? »

Katje lui glissa quelques mots à l'oreille et le Diable me dit d'une voix creuse :

— Ici tu t'appelleras : Crâne de Ploum.

Il poursuivit sa ronde, encourageant les hommes, les femmes et les filles à se montrer ce qu'ils étaient, en réalité au village, dans le huis clos de la famille. Instantanément le viol, l'inceste et la sodomie prirent la direction des plaisirs dans ce carrefour immonde où les amis de Katje avaient installé la foire des sept péchés capitaux.

Je garderai le silence sur mon rôle dans cette partie de plaisir.

En somme, le sabbat me décevait et me donnait, dans son ensemble, l'impression d'un désordre semé d'archaïsmes puérils. Le Diable ne m'émouvait guère. L'appareil de sa puissance tombait en désuétude. Quant aux sorciers et apprentis sorciers, je les connaissais, ayant vécu côte à côte avec eux pendant de longues années.

Je ne pouvais m'empêcher de craindre

pour Satan, son honneur et sa malice, en le voyant entouré des gens de mon village dont la perfidie était insondable. Ah ! ce n'était plus l'assemblée des braves sorcières du pays de Labour, chères à M. Pierre de Lancre, mais des filles déformées, éhontées, criminelles à leurs moments perdus, que cinq années de guerre avaient réalisées comme des monstres parfaits.

— Le grand Bouc est fichu, pensai-je.

C'est à ce moment que le nègre et le magistelle se dirigèrent vers moi, enjambant les couples. L'un d'eux marcha sur la main d'une demoiselle de Châteauneuf-le-Fief. Et je vis, à la façon dont elle le traita, que le respect pour les choses anciennes, même maudites, tendait à diminuer considérablement.

CHAPITRE CINQUIÈME

CHAPITRE CINQUIÈME

— Monsieur, me dit le magistelle à l'habit marron, on me nomme depuis des siècles Jean Mullin. Mon camarade, le nègre vêtu de rouge, s'appelle Léonard. Depuis le commencement du monde, nous aidons à l'organisation de ce divertissement champêtre. Nous avons assumé le bon renom des fêtes de Bacchus et mis de l'ordre dans les coutumes de la confrérie des Orphéotelestes. Aujourd'hui nous sommes au service du Grand Bouc dont la silhouette, comme l'esprit, peuvent vous paraître impérissables. Il n'en est rien et nous pensons survivre à Satan qui, dans

l'avenir, apparaîtra à ses dévots sous la forme d'une machine perfectionnée, pourvue de clapets, de bobines électriques et d'engrenages mystérieux. Ce n'est pas sans mélancolie que nous envisageons cet avenir.

Jean Mullin regarda son compagnon et tous deux, tandis que leurs ouailles se divertissaient sous le regard désabusé du Maître, s'assirent commodément devant moi, au pied d'un chêne, dominant un village de champignons, délicatement coiffés d'ombrelles japonaises.

— Alors ? interrogea le nègre en regardant son compagnon.

— Je suis venu vers vous, Monsieur, poussé par ce besoin de causer avec quelqu'un, d'échanger des idées d'égal à égal. Voici des années et des années que le sabbat ne réunit que des hommes et des femmes d'une sensibilité assez vulgaire... Il fut un temps où nous recevions des marquises et des bourgeois

d'une savoureuse intelligence. De nos jours, les hommes qu'une trop grande imagination pourrait asservir à notre joug se contentent de vivre leur vie, parce que le sabbat dans sa forme la plus originale et la plus séduisante sert de cadre à la plupart des manifestations de l'humanité. Je ne fais pas le procès de cette humanité où, depuis des siècles, je recrute les clients du Grand Bouc, mais je constate que la perversité ne recherche plus la parure des hautes complications intellectuelles. Elle s'est adaptée aux actes les moins nobles de la vie et par sa trop grande diffusion dans l'atmosphère, tend à disparaître.

— Voilà, justement, Monsieur Jean Mullin, ce que je voulais vous dire. Je suis très heureux, continuai-je, d'avoir fait votre connaissance. Tout nouveau parmi vos invités — Katje m'a présenté cette nuit au Maître — je ne ressens pas les impressions que j'aurais

pu imaginer, si, avant cette nuit, j'avais cru à la réalité de vos cérémonies.

— Je suis fâché que le spectacle de Satan parmi son peuple ne soit pas pour vous une révélation. Ce fait n'encourage guère nos efforts, mais tout de même j'en suis ravi, car — il baissa la voix — l'intelligence de nos clients baisse de plus en plus.

— On peut dire, déclara le nègre en souriant, que nous ne réunissons guère que des imbéciles à qui l'amour de l'argent donne le pouvoir de faire des miracles ou d'en être les témoins.

— C'est ainsi, poursuivit Jean Mullin. Parmi les paysans fréquentant nos assemblées, sur les indications de nos rabatteurs, il en est que l'amour de l'or conduit au martyre.

— Je n'en doute pas.

A ce moment le nègre Léonard fit un signe à un individu sournois et vêtu à l'ancienne mode des hommes

de 1800. Ce n'était pas Robert Macaire dont il pouvait à la rigueur évoquer la personnalité. L'homme s'approcha de notre groupe.

— ... Que je vous présente, dit Jean Mullin, Monsieur Pierre Lepicard, un des fameux chauffeurs de la bande d'Eure-et-Loire.

— Que le rabouin vous esquinte ! déclara le bourru : Voilà cent et quelques années que je sers le Grand Bouc et plus je suis mort, plus c'est la même chose.

— Il ne faut pas prêter trop d'intérêt à la mauvaise grâce de Monsieur Pierre, dit Jean Mullin. Il est d'un naturel peu gracieux et ses démêlés avec le peuple des campagnes l'ont rendu insociable. Il tenait un rang apprécié dans la bande des chauffeurs d'Orgères, dont le procès fut fameux. Et depuis sa mort violente, le Maître lui a offert un petit emploi dans sa maison.

— Quand je pense, continua Monsieur Pierre avec une certaine exaltation qui témoignait en faveur de sa bonne foi, quand je pense que nous nous sommes rendus impopulaires dans l'esprit des conteurs de veillées pour avoir soumis à la flamme la plante des pieds des paysans (il disait la raille) dont nous voulions tirer quelque profit !... Mais, Monsieur, vous n'avez qu'à vous mettre à ma place, hurla le chauffeur qui se croyait revenu à cette époque de sa vie. Mettez-vous à ma place et essayez. Vous me direz s'il est facile d'obtenir de l'argent d'un campagnard par la seule persuasion. Nous étions pour la plupart des hommes doux et paisibles, des voleurs de dames. En ville nous aurions volé nos clients par sympathie. Les campagnards nous ont rendus méchants. Ils ont fait de nous des assassins, et par la suite des tortionnaires... et notre bande termina son existence

dans le fiasco le plus retentissant. Voulez-vous me citer le nom d'un seul parmi nous qui se soit enrichi ? Un nom, Monsieur, dites un nom et je vous tiens quitte ?...

Il s'éloigna.

— Cet attachement pour l'or, poursuivit Jean Mullin en se croisant les mains sur la poitrine, explique la présence des campagnards en ce lieu. L'amour de l'or enfante les images les plus imprévues et place les hommes au-dessus d'eux-mêmes. C'est une source d'énergie qui, pour beaucoup, les conduit aux sommets parfois inaccessibles de l'imagination. Le sabbat n'est que le reflet, en ce jour peu brillant, de ce que chacun porte en soi. Le cerveau d'un avare qui, à mon avis, est aussi soigneusement clos que son coffre-fort, recèle des trésors autrement suggestifs que ce dernier. Une vie intérieure, plus éblouissante que celle du

Prince des magiciens, brûle sous ses paupières et le plus humble des rustres peut créer pour lui des images lui donnant accès dans nos cérémonies sacrilèges. Car, dans notre domaine, rien n'est absolu. Chacun voit le sabbat selon sa personnalité. Chacune de nos cérémonies n'est que le prolongement d'un de nos désirs les plus secrets. C'est ce qui explique cette incohérence apparente, puisque dans cette clairière roussie par les pieds de nos sorcières aboutissent un à un, comme au tableau d'un central téléphonique, les fils multiples reliant leurs souhaits les moins avouables à l'occasion de les réaliser.

Ceux que vous voyez entre ces branches sont là pour leur propre compte. Chaque molécule dans cette foule vit sa vie cérébrale et le Grand Bouc donne seul une apparence de foule à cette assemblée sans liens communs. Tout à l'heure quand le coq chantera,

ou si l'un des nouveaux prononce par mégarde le nom de Dieu, la tradition exige que...

Une aube livide précisa la silhouette des arbres. Jean Mullin et le nègre avaient disparu.

J'entendis une voix de femme appeler sur la route, à côté de la croix : « Georgette, où es-tu !... Veux-tu venir, Georgette ! ah mais ! »

. . . . . .

Les choses s'évanouissaient dans le vent dispersant les feuilles mortes. L'odeur de marécage flottait sur la terre, persistait, survivant à la disparition de la foire des sept péchés capitaux.

Sans m'en rendre compte je fis ma rentrée parmi les hommes, après le chant d'un coq égosillé, dans une aube pestilente de planète en gésine.

CHAPITRE SIXIÈME

CHAPITRE SIXIÈME

La journée qui suivit cette nuit mémorable m'apporta le repos complet. Ma curiosité satisfaite, j'éprouvai le bien-être que l'on ressent après un travail difficile mené à bonne fin. Je me frottais les mains avec allégresse et je taquinais mes bassets rageurs et obstinés.

Katje ne m'était pas odieuse. Le fait d'avoir assisté au sabbat à côté d'elle la classait tout naturellement dans mon esprit. Le mystère disparaissait de nos relations. « Et votre vieille poire de Jean Mullin, lui disais-je quand elle revenait du sabbat, fait-il toujours des discours ? »

Katje ne trouvait rien à dire, car elle ne pouvait se révéler que dans un milieu n'ayant rien de commun avec ma maison de la Croix-Cochard.

Un matin, pendant le déjeuner, elle me dit :

— Le magistelle et le nègre Léonard ont demandé de vos nouvelles. Ils ont insisté pour que vous m'accompagniez la semaine prochaine au sabbat du clos Berlier aux environs de R... sur le plateau.

— Vous êtes bien aimable, Katje !

— Vous pouvez rire, mon maître. Moi, à votre place, maintenant que je connais bien votre caractère, je ne serais jamais venu au bois Friquet, la nuit, et je n'aurais pas donné le baiser au Grand Bouc. Je n'aurais pas discuté avec le magistelle et l'autre. Tout de même, si vous êtes venu, c'est que vous le vouliez bien.

Je ne lui répondis pas, car je savais

que je n'avais rien contemplé au sabbat du bois Friquet que je n'eusse conçu dans la solitude de mes pensées ou dans mes jeux nocturnes avec ma servante.

Plusieurs fois par la suite, dans le courant de l'hiver, Katje chevaucha son balai magique et me donna des nouvelles d'un monde imaginaire, mais solidifié pour nous deux devenus complices.

C'est à cette époque, vers la fin d'avril, avec les premiers bouquets aux pommiers en fleurs que je pris le dégoût de la Croix-Cochard et de tous les détails familiers d'une existence d'homme paisible.

Avril me récitait la célèbre invitation aux voyages. Un impérieux besoin d'agir m'ordonnait de dépasser l'horizon, la lointaine route bordée d'acacias que j'apercevais chaque jour, en venant fumer ma cigarette à la fenêtre.

Des événements d'une certaine importance secouaient tous les peuples de la vieille Europe, cette Europe « aux anciens parapets » qui, vue d'un peu haut dans notre système cosmique, devait produire l'effet d'un petit salon empire avec des vitrines pleines de bibelots précieux. Europe, terre de mes ancêtres, avec ses vieilles nations aimées revêtues de housses grises à rayures roses en toile de Jouy.

La guerre avait fait de moi un inquiet peu encombrant. Le constant besoin de me déplacer pour fuir une catastrophe indécise me dominait toujours comme au temps des tranchées, alors que j'essayais dans le domaine étroit de mon devoir, de fuir le tir et la chute sournoise des « minen » homicides.

Un journal m'offrit l'occasion, moyennant une collaboration régulière, de visiter les pays occupés par les troupes alliées.

J'acceptai avec curiosité cette offre parce que j'ambitionnai déjà plusieurs mois d'existence anormale. La vie en Allemagne, par le fait de l'occupation et surtout la présence des uniformes français, anglais et belges, devait me procurer un plaisir de haute fantaisie dans le genre de celui que pourrait éprouver un spectateur cultivé voyant se dérouler dans le décor de Werther les petites anecdotes de Manon Lescaut par exemple.

Je partis vers Mayence. Le voyage abolissait déjà mon passé. Une éponge effaçait, ainsi que des signes sur un tableau noir, les menus incidents de la nuit du bois Friquet, ma servante, mes vieilles habitudes que je retrouverais intactes, de même qu'un vêtement rangé dans une armoire, quand le retour m'obligerait à reprendre ma route au point même où je l'avais abandonnée.

Je débarquai à Mayence par une

belle journée. Des permissionnaires en bleu horizon se pressaient aux portes de la gare. Des officiers anglais dont les pantalons courts relevés sur les souliers laissaient apercevoir les chaussettes kaki, traversaient les rails devant un tramway jaune demandant éperdument sa route à grands coups de timbre.

Une voiture me conduisit à l'*hôtel de Hollande* sur la Rheinallee où j'avais eu la précaution de retenir une chambre.

Et mon travail quotidien s'accomplit dans cette chambre meublée de bois clair. Devant mes yeux le Rhin charriait ses bélandres formidables et ses remorqueurs géants. Des vedettes portant le pavillon tricolore rayaient l'eau, se déplaçant dans des explosions de motocyclettes, comme certains poissons rapides à marche avant et à marche arrière.

Cet encombrement fluvial ne m'empêchait pas d'observer et de jouir de

la grande rue paisible où, deux fois par semaine, parée de flammes à ses clairons, à ses reitas et à ses tambours sauvages, la nouba des tirailleurs précédait le bataillon rentrant d'une marche dans la direction de Worms.

Je jouissais dans cette existence contemplative d'une quiétude absolue peuplée d'enfants à voix de basse chantante et de mélodies marocaines disciplinées.

Un vieux parfum romantique, souvenir de la Loreley voisine, flottait toutefois, à certaines heures, avec assez de persistance pour permettre des comparaisons littéraires, placées çà et là comme des montjoies au bord de cette route mélancolique que chacun laisse derrière soi, à mesure qu'il avance.

Le printemps rhénan délicieux chauffait les vignes escaladant de gradins en gradins la pente des collines jusqu'à la Germania.

Des mouettes sur le Rhin répondaient

au choc des marteaux frappant la tôle des remorqueurs, là-bas chez les chaudronniers de Biebricht.

Les rondes enfantines menaient grand bruit et quand les voix des fillettes lasses faisaient place au silence, j'entendais quelques mots français, prononcés par des soldats d'infanterie coloniale se hâtant vers les petits cafés du Kappelhof.

Tout ceci constituait un cadre de choix pour des considérations à la fois économiques et politiques dans le genre de celles qu'il est d'usage de formuler en pareilles circonstances.

Un matin que je me promenais dans la Grossebleiche en regardant les vitrines des marchands de briquets, un officier de mes amis me proposa une promenade à Francfort, qui à cette époque se trouvait sous le contrôle d'une brigade de matelots râblés, décidés et corrects.

Le soir je m'installais au *Carlton*, où je pris mon souper. Puis la vie nocturne de la ville m'attirant, en dépit d'une certaine prudence, je suivis une rue étincelante jusqu'à je ne sais plus quel café chantant agrémenté d'un bar où l'on pouvait boire toute la nuit.

Je m'installai dans ce bar copié sur le modèle des bars américains, non pas devant le comptoir, mais dans un fauteuil devant une table minuscule sur laquelle le garçon déposa une bouteille de vin du Rhin.

Je bus un verre de ce vin froid. Le verre était élégant et témoignait d'un grand protocole dans l'art de servir le vin.

A mes côtés des hommes fumaient des cigares. Ils avaient les cheveux tondus ras, le crâne rose, des moustaches courtes. Des filles pour la plupart assez belles buvaient le vin froid avec l'air raisonnable et discret des femmes ha-

bituées aux dures disciplines du gymnase et de la vie familiale.

J'admirais vaguement la propreté du lieu sans pouvoir me libérer du malaise pesant sur mes épaules depuis mon entrée dans la ville des Empereurs et du Rœmer.

Un pianiste jouait un fox-trot qui visiblement émouvait une fille abandonnée et pétrissant en boulettes le pain noir d'une assiette de sandwichs.

Elle lança une boulette dans ma direction, se mit à rire et je sentis crépiter autour de moi l'insolence de tous les yeux.

Alors un homme se leva et se dirigea vers moi : « Que fenez-fous vaire ici ? Fous êtes Français, cela se foit, ce n'est pas fotre place... Ne resdez pas ici, nom te Dieu ! »

Je m'étais levé, une main posée sur la bouteille.

« Parfaitement », dis-je. J'ajoutai tout de suite sans trop réfléchir, par pur

instinct : « Et j'ai fait la guerre... dans l'infanterie... »

A ce moment, un jeune homme s'interposa entre moi et mon interpellateur.

— Oh la la ! Kesquispass ! ricanaient les filles.

Le jeune homme s'était assis à ma table.

— Où étiez-vous ?

— A Souchez.

Il répondit en souriant : « J'étais au château de Carleul ». Puis se tournant vers les autres il prononça en allemand quelques paroles que je ne compris pas.

C'est alors que le bar fut envahi par une vingtaine de matelots en vareuse de cuir noir et coiffés du bonnet réglementaire dont le ruban s'ornait de cette inscription imprimée en lettres d'or : *Marine Abtlg. Frankfurt a M.*

Instantanément tout le monde avait repris sa place et les hommes sortant

leurs portefeuilles étalaient leurs papiers sur les tables.

Un pâle fonctionnaire très maigre orné de lunettes dirigeait la râfle. Il vint tout de suite à ma table et sans hésiter me dit en excellent français :

— Avez-vous vos papiers ?

J'allais m'exécuter d'assez bonne grâce puisque j'avais commis la sottise de me fourrer dans ce guêpier quand une impulsion irrésistible me contraignit à répondre :

— Crâne de Ploum.

— Permettez, permettez, fit l'Allemand.

— Je dis, répétais-je, sur le ton de la plus vive contrariété, que je suis Crâne de Ploum ! Crâne de Ploum... C'est clair. Je ne puis rien vous dire de plus.

Et cependant que ma voix débitait ces incohérences, je me reprochais avec amertume, mais intérieurement, la stu-

pidité de ma conduite. Cette réponse impromptue équivalait à des ennuis.

Le civil me remit entre les mains des matelots de la police et nous descendîmes tous, tandis que les garçons de café éteignaient les lumières dans le bar.

Un camion automobile portant une mitrailleuse nous attendait. Il était conduit par un jeune homme blond vêtu d'un complet de soldat feldgrau et coiffé d'un chapeau mou de feutre noir.

Ces détails me sont toujours restés dans la mémoire.

Le camion démarra dans un bruit prétentieux de tous ses rouages. Debout, et mal équilibré sur le plancher tremblant de la voiture, je repris conscience de ma personnalité.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire en pensant que je n'étais pas ce personnage énigmatique et burlesque

qu'une sotte réponse de ma part avait substitué à ma réelle identité.

Tout cela devait s'expliquer au bureau de police, où l'on me conduisait, pensai-je.

La nuit était tranquille, si tranquille que le tac-tac caractéristique d'une mitrailleuse Maxim en action, se fit entendre dans le lointain dès que le camion, ayant stoppé, nous permit de recueillir les bruits nettement isolés de la ville assoupie.

— C'est encore à l'*Hôtel de l'Eléphant*, fit un matelot attentif.

Deux ou trois autres parlèrent très vite, je ne pus les comprendre ; le mot de Bœnerplatz revint plusieurs fois dans leur discussion.

Le camion s'était arrêté le long du trottoir devant un grand bâtiment assez vilain sous tous ses aspects.

Nous descendîmes et les matelots, en me précédant, me firent traverser

une espèce de cloître encombré de mitrailleuses recouvertes d'une toile grise, couleur du pays feldgrau.

Je pénétrai accompagné d'un géant dans le bureau du plus haut fonctionnaire de la police locale. Une lampe électrique suspendue au plafond de la pièce dissipait toutes les ombres.

— *Was?* dit le fonctionnaire en levant la tête dans ma direction.

Un matelot lui donna quelques renseignements sur ma capture.

— Comment vous appelez-vous ? dit-il en français.

Alors, je le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré au monde, je ne pus m'empêcher de répondre, en détachant bien les syllabes :

— Je m'appelle Crâne de Ploum.

Et tous les matelots regardèrent le chef en ayant l'air de penser : « Je vous l'avais bien dit. »

Le chef de la police ébaucha un geste

vague et l'on m'entraîna pour m'enfermer de suite dans une pièce pouvant à la rigueur constituer une prison morale. Je me laissai choir sur une chaise et sans plus tarder j'eus le loisir de préciser un rapprochement entre cette suite d'incidents ridicules et mon entrevue avec le grand maître, au carrefour de la Croix-Cochard.

Sa puissance m'apparut alors sans équivoque. En me baptisant, suivant la coutume, d'un nom stupide, il agissait selon son but. Crâne de Ploum offrait toutes les garanties d'un qualificatif compromettant. Le démon de la perversité m'habitait alors. Et je ne pouvais m'empêcher de songer que sa puissance n'aurait pu gâter mon avenir, si la fantaisie du Grand Bouc avait choisi, par exemple, le sobriquet de Bassareus pour me nuire.

— La puissance du Diable est incontestable, pensai-je. Je n'aurais jamais

dû suivre Katje. Maintenant je ne suis plus que le pauvre Crâne de Ploum, jusqu'à l'heure choisie par ces messieurs Spartaciens pour me fusiller.

Et je me pris à regretter avec désespoir d'avoir cédé à un mouvement de curiosité dont une belle fille inquiétante avait été l'inspiratrice.

CHAPITRE SEPTIÈME

CHAPITRE SEPTIÈME

Une théorie de ces miracles minuscules et quotidiens m'empêcha de jouer un rôle décoratif, bien détaché en silhouette sur un mur verdâtre, au crépuscule du matin, les yeux bandés, devant douze fusils maniés par des énergumènes consciencieux.

Le capitaine de Mercœur qui faisait la liaison entre le général français résidant à Mayence et le général allemand résidant à Francfort me tira de ce mauvais pas. Ma reconnaissance fut sincère et quand le général allemand vint lui-même me tirer de ma prison, il eut le bon goût de ne pas me demander mon nom.

En somme j'avais exagéré l'incident. Mais il faut tenir compte de la grande inquiétude qui pesait sur les hommes de 1919 et sans que les journaux m'impressionnassent exagérément, je connaissais trop les hommes pour ne pas craindre d'être mêlé en indiscret à l'élaboration d'une société nouvelle.

Je partis de Francfort et je rejoignis Mayence et de là Paris. Mon désir de fuir augmentait en proportion de la distance que je mettais entre moi et la ville de mes malheurs. C'est ainsi que tout naturellement je repris le petit chemin de fer d'intérêt local dont la locomotive poussive me promena à travers des paysages familiers jusqu'à la Croix-Cochard. Katje, vêtue ainsi qu'une demoiselle, m'attendait à la gare accompagnée d'un adolescent nommé Pilate, le jeune Pilate. Celui-ci muni d'une brouette chargea mon bagage. C'est ainsi que salué par les rares passants

je retrouvai ma maison, Katje, Nouni et Kasper, mes braves petites bêtes.

Katje était sincèrement heureuse de me revoir. Elle battait des mains et m'entourait d'une joie bruyante qui me tenait dans une fureur d'autant plus insupportable qu'elle était injustifiée.

Je fus vingt fois sur le point de la faire taire avec des paroles amères et définitives.

— Vous n'êtes pas gai, mon maître. Avez-vous fait un bon voyage ? C'est une jolie ville que Francfort ; ma sœur habitait sur la Zeil un an avant la déclaration de guerre.

Je la laissai bavarder, résigné, sans défense. Les choses et les gens me décourageaient profondément, et mon voyage !... A cette pensée je sentais le sang me monter aux tempes, comme à coups de pompe.

Pendant quelques jours la présence

de Katje me fut odieuse. Enfermé dans mon studio je remplissais des cartouches que je sertissais ensuite avec rage.

Puis la Flamande me reprit dans ses lacs. Elle connut de nouveau le chemin de ma chambre, la nuit, alors que les chiens se répondaient de ferme en ferme.

— Et Léonard, le nègre ? lui demandai-je un soir.

Katje me regarda en souriant. Elle était assise sur le lit et fumait une cigarette.

— Il va bien ? insistai-je.

— Mais oui, Maître Jean Mullin également. Tous deux m'ont demandé de vos nouvelles... Ils vieillissent et n'ont plus l'entrain d'autrefois.

— Ma pauvre Katje, ton Léonard et ton Jean Mullin sont de pauvres diables. Je puis en parler puisque je les ai vus. Ce n'est pas grand'chose de propre.

Katje ne répondit pas directement à cette provocation. Elle se fit insinuante et tout en suivant sa pensée elle dit :

— Maître Léonard m'a demandé de vos nouvelles. Il sait que vous avez été en Allemagne.

— Cette blague, tu le lui as dit ?

— Non, non, je le jure. Il sait que vous avez été en Allemagne et que vous avez eu des ennuis là-bas. Ça l'a bien fait rire.

Et elle ajouta après un silence :

— Vous devriez venir avec moi mercredi, dans la nuit. Maître Jean Mullin voudrait vous parler.

— Ma fille, hurlai-je dans une explosion de bonne humeur mal feinte, il est inutile d'y compter. J'ai perdu trop de temps avec ces niaiseries et je...

— Je, je, je, je, je, fit Katje en riant. Et elle m'embrassa comme une folle.

***

Katje ne me reparla plus de Léonard et de Jean Mullin. Mais en reprenant mes travaux dans un cadre désormais trop évocateur, je ne pouvais empêcher les silhouettes de ses deux acolytes de se préciser sur la feuille de papier blanc ou sur la tenture bise de mes murs.

Le paysage avec la masse sombre du bois Friquet à l'horizon m'ôtait presque la liberté de penser.

Le fait de posséder un petit coin de terre et mon dégoût pour Paris où l'avenir se dessinait avec des détails fastidieux m'empêchaient de rompre avec mes habitudes en allant chercher ailleurs la tranquillité pour mon imagination.

A cette époque, depuis deux ans, la paix régnait sur le monde. Les pages

illustrées des magazines en donnaient quelques aspects souriants en représentant des « palace » protégés par des mitrailleuses, des rues barrées par des fils de fer barbelés et des squares remplis de soldats diversement casqués et dormant de ce sommeil de brutes, dans des attitudes qui, pour moi, évoquaient des souvenirs personnels.

Un matériel de guerre inimaginable et invendable traînait dans tous les coins de paysage. Et chacun était devenu prudent, instinctivement, dans l'attente de quelque chose.

Ce « quelque chose » planait au-dessus de tous, se mêlant à l'air que l'on respire, à l'eau que l'on boit, au pain que l'on mange. Les moins chagrins allaient à leurs affaires, la tête rentrée dans les épaules comme dans l'attente de mauvais coups dépassant le génie des hommes.

C'était le ton de l'époque, sa beauté

et les éléments littéraires à l'usage des romans à écrire dans un avenir encore éloigné.

J'avais vu danser les filles de Francfort ; je connaissais des anecdotes scandaleuses sur certains bals masqués donnés dans cette ville et je ne pouvais faire mieux que de comparer ce vertige aux danses burlesques des clients du sabbat de la Croix-Cochard.

Si je n'avais été témoin de ces jeux, dans le carrefour piétiné, je ne me serais jamais permis cette comparaison un peu trop facile et d'un symbolisme vulgaire. Mais j'étais dans le cas du monsieur qui, baptisé par le Grand Bouc, répondait au nom compromettant de : Crâne de Ploum.

— Il faut, pensai-je, prendre résolument un parti. Cela ne peut durer. J'ai risqué — une fois de plus — la mort violente dans des circonstances qui n'auraient pu m'attirer, de la part de mes

concitoyens, qu'une oraison funèbre et ironique. Je dois agir auprès du Maître, par l'intermédiaire de Jean Mullin ou de Léonard, afin qu'il me débarrasse au plus vite de ce sobriquet.

Je ne voulais rien demander à Katje, qui, malgré sa qualité de sorcière, travaillait loyalement. Ce service une fois rendu, ma vie eût été intenable à la maison. C'est donc tout naturellement que je pris la « batelière » sur mes genoux pour lui annoncer ma résolution de revoir encore une fois dans leur élément le nègre vêtu de pourpre et le magistelle à l'habit marron. Je comptais également sur la présence de mes voisins de campagne. J'étais vis-à-vis de ces gens dans la situation d'un amateur fréquentant les ménageries avec l'espoir de voir les lions dévorer le dompteur. Ce n'était pas très humain. Mais, à cette époque, ce mot avait perdu une grande partie de son intérêt.

Nous partîmes, Katje et moi, pour le sabbat, selon le protocole établi et je me retrouvai assez loin de mon domicile, auprès d'une croix, dans un carrefour, à proximité d'un étang, dont quelques oisifs dédiés au culte battaient les eaux avec des branches de noisetier, afin d'attirer la grêle sur les terres de leurs ennemis.

Le Grand Bouc promena sa corne lumineuse sur des jeux qui ne m'intéressaient plus. On présenta un nouveau sorcier exerçant la profession de conseiller municipal au chef-lieu de canton.

Les scènes qui se déroulèrent devant mes yeux ne me semblèrent pas de la même qualité que les précédentes. Les sorciers et les sorcières étaient venus en moins grand nombre. La « Parisienne » de Châteauneuf-le-Fief, avec son bonnet de laine blanche, ne se montra pas. Katje, toujours nue, allait de l'un à l'autre. Elle me donnait l'im-

pression d'une jeune personne qui un jour d'orgie est déjà ivre — ce qui laisse admettre certaines excentricités — alors que le reste de la société en est encore à se surveiller avec méfiance et politesse.

Un jeune polisson promenant un crapaud attaché au bout d'une ficelle et qui sautillait comme un bouledogue impotent, vint rôder autour de moi assez prétentieusement. Je lui allongeai les oreilles. Il disparut, remorquant sa bête et hurlant avec exagération.

Devant présenter mes hommages à Mélampyge, je m'approchai de lui, le corps courbé en angle droit et le feutre roulé dans mes doigts. Le baiser donné, je pus apercevoir en me redressant le visage du Maître. Il était morne et las, d'une lassitude sans comparaison. Le Diable à cette minute prit l'aspect d'un vieux monsieur de province abruti par des boissons fortes et l'atmosphère d'un

cabaret de nuit, comme il en existait avant la guerre.

Il zézayait à la façon d'un gâteux distingué et s'efforçait vainement de prouver aux ruraux l'excellence de sa civilité puérile et déshonnête.

— Katje, appela-t-il, dis-moi, ma cère, qui est ce monsieur.

Je ne laissai pas à ma servante le temps d'intervenir :

— Seigneur, répondis-je, je suis Crâne de Ploum, celui que vous avez appelé Crâne de Ploum.

Le Grand Maître me dévisagea et cachant sa tête monstrueuse dans le sein de Katje, il fit l'enfant.

Au loin, Mathurin-Mathieu, agitant sa cloche en corne, solennisait de son mieux la stupidité mélancolique de cette attitude.

CHAPITRE HUITIÈME

CHAPITRE HUITIÈME

Un peu écœuré et n'ayant pas de tabac pour rouler une cigarette, ne sachant même s'il m'était permis de fumer sans enfreindre les lois de la Goëtie, je m'étais assis au pied d'un saule devant l'étang que les énergumènes infatigables et vindicatifs mettaient en ébullition à coups de verges.

Une main noire et ridée se posa doucement sur mon épaule, un peu comme un corbeau.

— Vous êtes revenu, dit Léonard, en soupirant.

— Bonjour, fit une petite voix pointue.

C'était le magistelle Jean Mullin.

Nous nous serrâmes la main avec amitié. Les deux diables s'étaient assis à mes côtés et regardaient silencieusement la foule s'ébattre autour de la croix noire et stérile comme le plus classique des arbres ayant survécu aux horreurs d'une zone de combat.

— Voyez, dit Maître Jean Mullin, le plus disert des deux démons, — voyez ce que l'imagination humaine parvient à réaliser après des milliers et des milliers d'années, d'expérience et d'études propres à l'élever. C'est ici, au pied de cette croix, qu'aboutissent les efforts les plus récents de la science et des arts, c'est ici que se résume dans un geste répété autour de nous, la quintessence des bibliothèques les plus fameuses. Voyez.

Je n'avais pas besoin de chercher. A droite et à gauche les sorciers et les sorcières s'accouplaient, au hasard, dans

les champs, au bord de l'étang, sur le remblai du fossé, où l'on voyait encore une plaque de gazon fraîchement enlevée la veille par les cantonniers.

— Et voilà des milliers et des milliers d'années que nous contemplons toujours la même chose, soupira Jean Mullin. Le Grand Maître lui-même en est las.

— Mon cher ami, dis-je à Jean Mullin, — permettez-moi de vous donner ce titre — je voudrais tout d'abord que vous intervinssiez auprès du Grand Maître pour lui demander de me faire la grâce de retirer le sobriquet dont il m'a rendu la victime. Vous devez connaître mon histoire de Francfort et ses suites qui auraient pu devenir funestes avec un peu d'insistance de ma part. Il m'est difficile de vivre dans ces conditions. Le nom de Crâne de Ploum, bien que la guerre ait apporté beaucoup d'indulgence dans la façon de parler la

langue française, ne me paraît pas s'adapter à ma situation. Devant mes chiens, je ne suis plus que Crâne de Ploum et ce fait m'humilie. Dites au Maître que je reconnais sa puissance et que j'ai payé mon écot. Le Grand Maître connaît les œuvres d'Edgard Poë et se charge de les mettre au niveau des intelligences les plus médiocres. Je ne méritais pas un tel effort de sa part.

— Ma foi, Monsieur, le Grand Maître ne fréquente guère que des imbéciles et des femmes. Je crois vous l'avoir dit. Vous pouvez juger de la qualité des clients qui nous honorent : des crétins subtils et prétentieux. Il sera très facile de vous offrir, selon la coutume, un autre nom. Avez-vous une préférence ?

— Puisqu'il me faut un surnom je préférerais un nom de lieu comme : La Croix-Cochard. Ce n'est pas agressif.

— Et ma foi, ce n'est pas laid non plus, fit Jean Mullin. Le Maître sera même très content, car il aime les noms fastueux qui rebondissent indéfiniment. Nous avons connu, Léonard et moi, au temps déjà lointain où le célèbre Quevedo visita l'enfer, un Espagnol dont le surnom s'augmentait chaque jour d'un titre nouveau. Il fallait en moyenne soixante années d'étude et de la mémoire pour prononcer son nom sans en omettre une syllabe.

Cette petite formalité réglée à l'amiable, je me sentis soulagé d'un grand poids. Je me fis l'effet d'un ballon rouge dont on a coupé la ficelle et qui se sépare allègrement de la grappe.

Je n'étais lié au diable que par un sobriquet. Et j'avais failli lui donner mon âme en échange.

A la suite de ce changement je repris ma personnalité, d'autant plus que les deux acolytes assis à mes côtés parais-

saient utiliser la leur plutôt mollement.

— Mon cher Croix-Cochard, soupira le magistelle, nous avons sous les yeux les reflets d'une bien triste époque.

— Il ne faut pas vous frapper, Magistelle. On dit cela tous les ans.

— Oui, oui, je sais. Mais le peuple des sorciers perd sa foi dans les usages traditionnels. Et la tradition dans les usages cultuels, c'est notre raison d'exister.

Autrefois, les grands juges nous faisaient ce que vous appelez de la publicité. Des hommes comme l'élégant Pierre de Lancre, Henri Boguet, Delrio, le Loyer, l'heureux auteur des *Spectres* et de la *Néphélococugie*, le célèbre Bodin et ce vieux sournois de Jean Wier se montrèrent, par la publicité de leurs œuvres, les organisateurs les plus pointilleux de nos cérémonies. Les cours de justice donnaient au sabbat un relief singulier et permettaient aux imagina-

tions modestes de le considérer dans ses moindres détails. Nos clients arrivaient ici tout préparés. Ils savaient mieux que nous ce qu'il fallait faire. Et les filles n'étant point bégueules, les choses allaient rondement. Aujourd'hui, Monsieur, on fait tourner des tables. Ce sport ne permet à la perversité de ses adeptes que des gestes mesurés. Toute l'époque est là. Une époque terriblement malsaine, et qui diffère du XVIIIe siècle en ce sens que les jolies femmes ingèrent dans les « thés » à la mode des pintes d'eau chaude par la bouche, au lieu qu'en d'autres temps plus décoratifs elles employaient une canule et la complaisance d'une soubrette afin d'absorber une semblable quantité de liquide. Quand on a vu ce que j'ai vu, Monsieur, il est difficile de considérer le temps où nous agissons avec indulgence. Le sabbat se meurt. Dans quelques années nous ne serons

plus que deux autour du Maître. Notre voix sonne faux et nous perdons chaque nuit un peu plus confiance.

— Cela est vrai, dit le nègre, qui jusqu'alors s'était contenté d'approuver son ami en hochant la tête.

J'essayai par politesse d'apporter par mes propos un peu d'espoir à ces misérables. La besogne n'était pas facile et tout en parlant je sentais l'inutilité de mes raisonnements.

— Non, mon cher ami, reprit Jean Mullin, c'est maladroit d'insister. Ce n'est pas à la légère que je vous dévoile le mal qui me ronge. Je suis mieux placé que vous pour juger de la situation. Le diable est f... voilà le mot lâché et nous serons entraînés dans la débâcle. C'est un peu à cause de cela que nous sommes venus vous trouver, Léonard et moi, pour vous demander de bien vouloir vous intéresser à notre sort.

— Nous ne sommes pas exigeants, dit le nègre.

— Ah non, nous ne sommes pas exigeants ! répéta Jean Mullin.

— Mais enfin que désirez-vous au juste, demandai-je en hésitant un peu.

— Une place, répondirent-ils en chœur.

CHAPITRE NEUVIÈME

CHAPITRE NEUVIÈME

Comme les autres matins je me retrouvai dans mon lit. J'étais maussade et fatigué. Je fis claquer ma langue contre mon palais, ce qui me permit de constater qu'elle était pâteuse. Le miroir la révéla toute blanche et semée de petites boursouflures violettes d'un effet désagréable.

— Croix-Cochard, murmurai-je d'un ton plaisant, Croix-Cochard, ex-Crâne de Ploum a encore la gueule de bois.

Je me penchai sur ma sonnette en hurlant, de toutes mes forces, le nom de Katje.

La fille monta.

— Je veux du thé, dis-je, du thé, des journaux et puis ferme les volets, le soleil me fait mal aux yeux.

— Bien, mon maître.

— A propos, le père Jean Mullin ne t'a rien dit, cette nuit au sabbat ?

— Je ne comprends pas... Non, j'ai dansé avec Mathurin-Mathieu. Les autres ne veulent plus danser. Ils ont protesté contre Léonard, car ils prétendent que la poudre pour faire crever les vaches ne vaut rien.

— C'est bon, prépare le thé et ouvre la porte aux chiens.

En réfléchissant, l'aventure de la nuit demeura plaisante. Elle ne me surprenait pas, car dès le premier jour le sabbat m'avait paru languissant et faible comme une maladie contagieuse qui perd sa force en raison même de sa diffusion. Le sabbat mourait de lui-même. Mais son principe, le mal ?

Cette question me tourmenta. J'étais

trop abruti pour la résoudre et je me complus à imaginer Léonard et Jean Mullin dans les nouvelles fonctions que l'avenir leur réservait.

Lorsque Katje m'apporta le thé je remarquai ses joues pâlies, ses yeux cernés et doux.

— Ça ne va pas, ma fille ?

— Je ne me sens pas bien, Monsieur.

— Un peu pâlote. Tu as trop dansé avec Mathurin-Mathieu et le Grand Bouc abuse de ta complaisance.

Katje devint rouge comme une pivoine.

Elle posa vivement la tasse et la théière sur ma table et se sauva sans me répondre, en évitant de me montrer sa figure.

Le soir même nous partions au sabbat.

Peu de monde dans le bois Friquet. Je vis des faisans perchés dans les hautes branches d'un bouleau, mais la

chasse était fermée. Katje, nue, attendait au carrefour. Elle toussait et croisait ses mains contre sa poitrine. Nous étions autour d'elle une demi-douzaine d'hommes, trois vieilles femmes et une jeune gardeuse de vaches dont la réputation était affreuse.

En échangeant des propos vulgaires sur la fraîcheur de l'air, avec cette fille nue dans notre groupe, nous étions semblables à des saltimbanques désœuvrés attendant l'heure de la parade.

La faible lumière de la corne du bouc éclaira la route où nos ombres s'allongèrent démesurément. Et le Grand Maître, précédant le nègre Léonard et Jean Mullin, passa une rapide inspection de ses troupes.

Katje, dont les joues fleurissaient de plaisir, se mit à tourner seule pour la danse.

Alors, le coq chanta et le miracle nous emporta tous.

***

Le jeudi suivant, Katje et moi, ayant préparé les balais dont nous usions pour nos chevauchées, nous attendîmes vainement près de la cheminée la minute insaisissable du départ. Nous demeurâmes toute la nuit dans l'attente, fermant tantôt un œil, tantôt les deux. Rien ne se produisit, le petit jour nous surprit dans une attitude que l'insuccès rendait burlesque.

Je conseillai à Katje d'aller se coucher. Elle m'obéit docilement et tout de suite se mit à claquer des dents sous l'influence de la fièvre. Je descendis alors dans ma chambre espérant que le repos apporterait la guérison de ma servante tout naturellement.

La nuit n'apporta aucune amélioration dans l'état de Katje. Elle devenait de plus en plus laide et je dus prendre une femme pour la soigner.

Cependant au crépuscule de la nuit consacrée au sabbat, je montai dans la chambre où la « batelière » gémissait sur son lit. Malgré son extrême faiblesse je pus la faire lever et nous essayâmes, de bonne foi, de partir pour le domaine de nos désirs.

— « Je... je sens que ça me fe-ferait du bi-ien », bégayait Katje.

Puis elle s'écroula sur le sol en murmurant :

— Douceur, douceur, je fonds dans la douceur, répétez avec moi, douceur, douceur, mon maître.

Avec des efforts qui me laissèrent les jambes et les mains tremblantes — car elle était grande et lourde — je pus la hisser sur son lit.

Cette nuit-là, malgré les rites, nous ne pûmes partir pour le rendez-vous du bois Friquet.

Ces échecs successifs m'inquiétaient. J'avais accepté sans surprise une situa-

tion qui, pour l'époque, pouvait paraître merveilleuse. La porte de la fantaisie se fermait devant moi. C'était comme une diminution de mon intelligence : un cataclysme cérébral, avec rupture de vaisseaux sanguins à l'appui.

Je pus me ronger les ongles à plaisir durant cette étrange maladie de langueur qui fit dépérir Katje en lui ôtant l'usage de la parole et en la privant de ses idées familières.

J'en étais là dans mes divagations, quand en me rendant chez le médecin pour acheter de la quinine, je croisai, en arrivant sur la route de Châteauneuf-le-Fief, un étrange cortège, dont je ne pus tout de suite reconnaître les éléments.

Devant quelques douzaines d'enfants des deux sexes, des oisifs et des femmes à la bouche tordue par la médisance, j'aperçus, conduisant un grand bouc par un licol de cuir blanc, deux baladins,

à l'ancienne mode, dont l'un, vêtu de rouge, marchait avec la souplesse d'un boxeur, et l'autre, portant l'habit marron, trottinait comme un dévot d'un certain âge. Je reconnus le nègre Léonard et Jean Mullin, son compère.

Je n'eus pas tout d'abord le loisir d'expliquer leur présence à cette heure. Le nègre en me voyant leva les bras, avec une allégresse compromettante et le petit vieux se mit à gambader ainsi qu'un simonnet.

Un puissant coup d'œil de ma part leur fit comprendre que le terrain n'était guère favorable aux explications. Ces deux démons ne manquaient pas de finesse. Ils aperçurent le côté scabreux de la situation et Maître Léonard, s'avançant le chapeau à la main, s'exprima en ces termes :

— Monsieur, nous n'avons pas l'honneur de vous connaître. (Je respirai). Nous sommes deux malheureux acro-

bates du cirque Pantalon que la dureté des temps et le petit nombre des amateurs de jeux icariens ont obligé à fermer ses portes, il y a quelques jours. M. Pantalon n'ayant point de fonds à nous remettre nous donna néanmoins la clef des champs. Voici quarante-huit heures que nous n'avons pas mangé et je comprends ce pauvre bouc savant dans cette disgrâce. Si vous voulez seulement nous donner de quoi nous restaurer, nous vous paierons avec ce que nous savons faire, c'est-à-dire des cabrioles, des rétablissements sur les poignets, l'arbre fourchu et le double saut périlleux à échappement libre dans l'azur protecteur de cette verte campagne.

Le bonhomme remit alors son chapeau et attendit.

Il ne me restait que la ressource de conduire la troupe errante jusqu'à mon domicile.

Nous y parvînmes non sans avoir augmenté la bande des curieux inutiles que j'abandonnai devant ma porte fermée.

Quand nous fûmes à l'abri des indiscrets j'offris une cigarette à chacun des deux compères.

— Je ne puis rien faire pour vous, dis-je tout de suite. Le pays n'est pas hospitalier. A votre place j'irais à Paris où vos costumes pourront passer inaperçus dans la foule des étrangers.

— Nous sommes sans ressources, répondit Maître Mullin, sans ressources. Achetez au moins ce bouc. L'avez-vous reconnu ?

— C'est le Grand Maître ? demandai-je.

— Hélas ! gémit le nègre, regardez cette pauvre gueule triste.

— Alors, c'est la faillite complète, insistai-je.

— L'effroyable débâcle, la fin de tout, la fin du mal !

— Comment la catastrophe s'est-elle produite ?

— Oh ! tout naturellement, soupira Jean Mullin, tout naturellement. La fin se faisait déjà pressentir depuis quelques années. Notre académie du mal ne répondait plus aux goûts modernes. Chez nous, le mal manquait de confort.

— Bigre, fis-je à mon tour, croyez-vous par exemple que l'abdication du Grand Bouc entraînera avec elle la disparition du mal sur la terre ? A votre avis, est-ce simplement un changement de direction ?

— Les hommes, répondit Jean Mullin tristement, n'ont rien trouvé de mieux que nos réunions pour idéaliser les désirs des méchants. Nous étions à la fois le vin, l'amour et le tabac dans leurs principes les plus pernicieux. Ce miracle qui vient d'interrompre le cours d'une destinée que nous pensions im-

mortelle plonge l'humanité entière dans une situation pour laquelle elle n'est point préparée. Le mal va disparaître de la terre !

— C'est votre avis ?

— Hélas !

Je remis à ces deux diables déchus une somme d'argent suffisante pour prendre le train jusqu'à Paris et louer une chambre en garni dès leur arrivée. Je leur fis cadeau également de quelques vêtements qu'ils troquèrent contre les leurs, puis, finalement, je voulus bien me charger du Grand Maître, qui, pour achever sa carrière, avait résolu d'adopter la forme d'un bouc décent.

Comme il ne possédait plus sa corne lumineuse, il fallut allumer une lanterne pour le conduire à l'écurie. Je l'attachai, sans autre salamalec, à un anneau scellé dans le mur.

Le nègre Léonard et maître Jean Mullin me serrèrent la main. Le village

était endormi quand ils partirent. Je les suivis longtemps des yeux sur le ruban blanc de la route coupant la prairie semée de pommiers. Ils disparurent au coin du bois Friquet.

Et je rentrai dans ma maison, où Katje se mourait.

CHAPITRE DIXIÈME

CHAPITRE DIXIÈME

Pâle et si subitement ancienne que j'eus peur, Katje la batelière se mourait dans l'attitude d'une vieille femme de ménage. A la rigueur, elle pouvait aussi passer pour une sainte, car une extraordinaire expression de bonté, en illuminant sa figure, lui donnait une expression de fille vulgaire, sa véritable personnalité.

Elle répétait avec une obstination enfantine :

— Douceur, douceur, dites avec moi douceur, ô mon maître.

Cet emploi du vocatif ennoblissait sa phrase.

Je voulus lui faire prendre un bol de bouillon, elle repoussa l'aliment avec horreur :

— Il y a un bœuf mort là-dedans. Pourquoi avez-vous tué le bœuf ?

Elle sanglota.

— Vous n'auriez pas dû faire tuer le bœuf.

Katje se montra ainsi difficile à soigner. Sa tendresse pour toutes les choses était devenue extrême. Plus ma pauvre Flamande devenait laide, plus sa bonté me provoquait, sans toutefois prendre une forme trop agressive.

A son contact, je sentis que j'allais devenir bon, mais bon sans raison et surtout sans défense. Cette pensée fit que mes cheveux se hérissèrent et tout de suite l'instinct de la conservation me reporta sur le village et ses habitants. Je me vis dévoré vif par ces loups raisonneurs et butés.

Il me fallut user de toute mon énergie

pour parer l'agonie de Katje d'une présence familière. Quelques heures avant sa mort, la bonté émanait de son pauvre corps débile, l'enveloppait de lumière dont, heureusement, les rayons ne m'atteignirent point, attentif que j'étais à les éviter.

J'avais aimé la batelière pour sa grande beauté et cette petite pointe de mystérieux qui ne la rendait point comparable aux autres filles. Son enlaidissement progressif me détachait tout à fait de celle qui m'avait connu, la nuit, sous un aspect ne m'honorant guère. Quant au mystère, il piétinait le sol de mon écurie, au bout d'une corde.

Toutefois la force de l'habitude disciplinant ma répugnance, j'assistai Katje jusqu'à la fin.

Elle mourut à l'aube, au chant du coq. Je ne vis pas dans cette circonstance un rapprochement même littéraire. Le fait est exact.

Penché sur celle qui illuminait les mauvais garçons de son impeccable beauté, j'essayai de retrouver dans ce visage de sainte, un reflet de ce qui avait pu, il n'y avait pas si longtemps, composer un charmant visage.

Comme je regardais une dernière fois les détails de cette tête posée sur l'oreiller de même qu'un bibelot déjà ancien, un curieux phénomène se produisit, devant mes yeux bien ouverts.

Les traits de Katje s'effacèrent : les yeux et la bouche se comblèrent, le nez disparut comme résorbé. Le visage devint lisse, sans aspérité, sans ouvertures, tel un œuf d'ivoire à repriser les bas.

Ainsi cette fille fut enterrée, ayant perdu jusqu'à la personnalité de ses traits. Un suprême effort de sa bonté qui la voulait *comme tout le monde* avait opéré ce pauvre miracle.

CHAPITRE ONZIÈME

CHAPITRE ONZIÈME

A la suite de cet événement le mal a disparu de la surface de la terre. Sous la forme d'un bouc, il ronge sa corde dans une petite cabane que j'ai fait construire à côté de l'écurie trop grande. Il révèle sa présence aux visiteurs par une odeur forte et spéciale. Quand on le regarde par la porte entr'ouverte il roule dans la direction des spectateurs de gros yeux troubles et lumineux. Il accepte de ses lèvres minces des pincées de tabac. A sa fantaisie car il est toujours égal à lui-même.

Pour cette raison je le traite plus en brute qu'en divinité déchue.

Ma vie est calme. La chasse, mes chiens et mes livres m'enlèvent la plupart des soucis communs aux autres hommes.

Le mal a disparu de la terre. Peu d'hommes ont échappé à ce désastre, car l'équilibre étant rompu entre leurs facultés une quantité prodigieuse d'individus des deux sexes moururent de bonté comme ma servante. Ils devinrent trop bons, tout d'un coup, sans préparation et la plupart développèrent leurs sentiments, par l'absurde, au delà de ce qui pouvait être permis naturellement.

Les désastres sociaux qui furent la conséquence directe de la disparition du mal pourraient fournir les éléments d'un volume assez curieux.

Il n'est pas difficile d'en imaginer les chapitres. Je laisse à d'autres le soin de les écrire.

Pour moi j'avais toujours pensé que

la guerre et son cortège de dégoûts accessibles à tous devraient un jour apporter aux hommes un autre cataclysme inédit et d'une nature aussi peu scientifique que possible. Je ne fus donc pas très surpris des événements qui se succédèrent sous mes yeux.

Lorsque, le calme encore une fois revenu, je chassais dans le bois Friquet, je ne pouvais m'empêcher de sourire, souvent avec amertume, en songeant à ma belle fille morte.

Un matin le facteur m'apporta une lettre venant de Paris. Elle était du magistelle Jean Mullin. Je la lus avec curiosité.

L'ancien compagnon de Mélampyge se rappelait à mon bon souvenir. Il était heureux de son sort, ayant trouvé une place lucrative dans un commerce d'épicerie. Quant au nègre Léonard, il dansait et sautait avec complaisance dans une compagnie de ballets russes.

Il se vengeait chaque soir de son infortune en décollant Petrouchka sous les beaux yeux de sa coquine.

Dans la lettre il n'était pas question d'argent. Ayant déchiré le papier je me dirigeai vers l'écurie de Mélampyge.

J'évitai avec discrétion de philosopher, même pour moi, sur son cas. Mais, de ce jour, je pris le parti de le prêter aux cultivateurs désirant faire couvrir leurs chèvres. Je prends trois francs cinquante par saillie, ce qui est une façon de parler. Le Grand Bouc n'a pas abandonné son air ironique de brugrave mal lavé. Il se pourrait que je ne fusse, pour ce drôle, que le Crâne de Ploum d'un moment d'erreur.

Chacun de nous possède en lui-même, au plus secret de ses pensées, le petit détail vulgaire lui permettant de finir ses jours dans la mélancolie.

FIN

NOTES

Page 40.

Néantmoins il ne faut pas croire que ce soit la gresse, ny l'oignement qui cause ce transport car nous montrerons cy après que ny la gresse, ny les paroles, ny les caractères ne servent de rien aux sorciers.

HENRI BOGUET.
Discours des sorciers (Chap. XV).

Page 63.

Il fallait disent les démonographes et Stanislas de Guaita dans le *Temple de Satan* que la reine du Sabbat fût une fille vierge. La difficulté de rencontrer à la Croix-Cochard une fille remplissant cette condition, contraignit Jean Mullin à rompre la tradition en offrant ma servante au Bouc-puant.

Page 113.

... Mais que c'estoit parce que bien souvent ils prennent la figure d'un bouc, qui a des cornes, et qui se font en ceste sorte adorer, et baiser le cul, où il y a encore une petite corne : comme témoignent tous les sorciers par leurs dépositions, qui appellent ce diable desguisé en bouc, *Mélampyge*, qui est autant à dire comme cul noir.

Les Sérées de Guillaume Bouchet (Huictiesme sérée : *Des cocus et des cornards*).

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 DÉCEMBRE 1920
PAR FRÉDÉRIC PAILLART
A ABBEVILLE (SOMME).

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 DE [illegible]
PAR FRÉDÉRIC PAILLART
[illegible]

nrf

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2625 A16N4
MacOrlan, Pierre
Le nègre Léonard et maître
Jean Mullin